

ROMAIN LORIOLO

LES SENS DU SIGNE : L'HERMENEUTIQUE DIVINATOIRE DANS L'HISTORIOGRAPHIE LATINE D'EPOQUE IMPERIALE

Introduction

S'il nous est permis d'adopter, dans le cadre de cette étude, la définition linguistique la plus générale de la « polysémie » comme « pluralité de sens, non disjoints, pour une seule forme »¹, la pensée divinatoire, qui postule l'existence, dans les événements du monde, d'un sens prémonitoire, et tente, parmi une foule de possibles, de le déchiffrer, peut être considérée comme essentiellement polysémique². Ce ne sont pas tant les cas les plus connus de double sens divinatoire – les oracles rendus à Crésus, Thémistocle ou encore Pyrrhus – qui justifient cette affirmation : construites sur des ambiguïtés d'école, presque naïves, ces réponses sont surtout, semble-t-il, un canevas littéraire³. D'ailleurs, aussi célèbres soient-elles, elles ne représentent qu'une part restreinte des signes prémonitoires que rapportent les sources. Mais c'est à la lecture des signes les plus fréquents et des jeux de l'exégèse divinatoire antique que semble s'imposer l'idée des sens multiples⁴.

Les ambiguïtés du langage oraculaire et des énoncés prémonitoires ont donné lieu à plusieurs études d'orientation linguistique⁵, et la propension des dieux à s'exprimer de manière équivoque a été commentée dès l'Antiquité⁶. Mais

¹ Ce sont les deux caractères de la polysémie qui, d'après Kleiber (1999 : 55), obtiennent un « consensus presque total ».

² Sur cette démarche (et le lien entre herméneutique et polysémie), voir Ricoeur (1969 : 64–69).

³ Crahay (1974 : 211). Sur la différence entre les récits oraculaires dans les œuvres antiques et les pratiques oraculaires quotidiennes « historiques » dans les sanctuaires de Grèce, voir Rougemont (2005).

⁴ Nous entendons ici par *signe* tout énoncé doté d'une signification prémonitoire dans les textes antiques.

⁵ Notamment Orlandini (2005) et Codeca & Orlandini (2007).

⁶ Sur les diverses fonctions (religieuse, politique, pédagogique...) de l'ambiguïté oraculaire, voir en particulier Plutarque, *De pythiae oraculis*, et Rougemont (2005 : 229–235).

l'étude des multiples niveaux de sens que la divination met en œuvre, dans une démarche de connaissance ou une rhétorique de persuasion, n'a guère été menée. Et si les ouvrages modernes consacrés à la divination antique, en analysant en détail les récits de prodige, sont attentifs au sens donné aux présages, ils s'intéressent peu à la *pragmatique* des énoncés divinatoires. Rares sont d'ailleurs les textes théoriques antiques sur le sujet⁷, et il faut se tourner vers les traités de rhétorique⁸ et vers l'exégèse grecque et latine (le commentaire en général)⁹, pour avoir un éclairage sur les pratiques herméneutiques des Anciens – sous différents aspects : production et réception du sens indirect, traitement de l'ambivalence en discours – susceptible d'être jeté ensuite sur les situations divinatoires.

L'établissement du sens d'un signe prémonitoire n'est pas d'abord, dans l'antiquité gréco-romaine, un motif littéraire, mais bien un enjeu correspondant à des pratiques religieuses privées et publiques, qui visent la connaissance de l'avenir, et qui s'appuient pour cela sur un vrai savoir technique. Si, de façon générale, la religion publique romaine et le formalisme qui la caractérise n'appellent pas, de la part des prêtres romains, de commentaires ou d'exégèses détaillées, à propos du sens d'un rite obscur, par exemple¹⁰, la divination, tendue vers la découverte d'un sens, fait exception. Elle n'est pas pour autant une révélation théologique, mais un savoir pragmatique : on demande au dieu s'il faut agir ou non, comment il faut agir, ce dont il faut se garder. La réponse donnée est d'une opacité très variable : en cas de doute, le prêtre est là pour la clarifier. Quand le déchiffrement du signe conditionne les choix des individus, la polysémie n'est plus un problème théorique, spéculatif, mais un obstacle très concret, qui retarde l'action ou la rend incertaine.

Or tous les signes, oracles et interprétations divinatoires dont nous possédons la trace se trouvent, sauf exceptions rarissimes, dans des sources écrites. La multiplicité des sens divinatoires ne nous apparaît donc qu'à travers le prisme d'une mise en forme narrative, qu'au travers des signes *en tant qu'ils sont énoncés*. Il existe dès lors des rapports extrêmement complexes (de complémentarité, de concurrence, de contradiction) entre la réalité d'un phénomène perçu comme prémonitoire par les Anciens, l'interprétation qu'en font les acteurs historiques, et le traitement littéraire, par un auteur, de l'épisode¹¹.

⁷ À quelques exceptions près, en particulier, le traité oniromantique d'Artémidore de Daldis, *Oneirocriticon*.

⁸ Voir Manetti (1993 : 139–156).

⁹ Voir Pépin (1958). Dès lors que, sous l'Empire, les textes d'Homère et de Virgile, comme la Bible, sont lus comme des œuvres inspirées, à contenu prophétique (Chuvin, 2004 : 155–165), l'exégèse allégorique et l'exégèse divinatoire tendent à se confondre de fait. Voir en particulier, sur l'exégèse philosophique et théologique des oracles d'Apollon dans l'antiquité tardive, Busine (2005 : 256 et suiv.).

¹⁰ Scheid (2005 : 209).

¹¹ Nous n'abordons pas ici le problème de l'authenticité des prodiges et présages rapportés par les sources (c'est-à-dire en fait l'authenticité de leur perception comme signes par les Romains). D'un point de vue diachronique, la plupart des commentateurs considèrent que, dans

Nous essaierons ici de montrer synthétiquement I. qu'un signe met toujours en jeu trois niveaux de sens distincts ; II. que la multiplicité des sens possibles est un obstacle à l'établissement ou à la confirmation du « vrai » sens du présage ; III. mais qu'inversement, c'est en multipliant les strates de sens que l'herméneute construit une interprétation convaincante. Notre corpus d'exemples est centré sur l'historiographie latine d'époque impériale (Suétone surtout, Quinte Curce, Tacite, Ammien Marcellin)¹².

1. Les sens nécessaires : du double au triple sens

Quel que soit le support divinatoire que l'on considère (faits prodigieux, songes, vol des oiseaux ou appétit des poulets, jetons tirés au sort...), prédire, c'est voir dans un événement un autre événement à venir, et superposer au sens descriptif d'un énoncé un sens prémonitoire. Cela se fait en général par l'intermédiaire d'une analogie plus ou moins complexe, et plus ou moins standardisée¹³ : les Romains considèrent par exemple la naissance d'un enfant siamois comme un prodige, un *monstrum*, qui, du point de vue de la communauté, préfigure une dissension civile. Ils procèdent selon une analogie simple : un être unique, contre les règles de la nature, se sépare en deux¹⁴. Sens descriptif et sens analogique, c'est le double sens divinatoire fondamental.

Mais, pour passer d'un sens à l'autre, il faut que l'événement, réalité matérielle ou énoncé linguistique, soit identifié comme étant signifiant. Or cette identification est une opération complexe, qui s'effectue à partir de critères rationnels¹⁵. Quel que fût son degré de croyance et son niveau de culture, un Romain avait de

les présages d'époque impériale, se répètent des schémas prodigiaux qui se sont constitués antérieurement, à l'époque républicaine. Disons simplement que, dans ce cadre général, nous ne suivons pas ceux qui voient dans la reprise de ces schémas un indice d'artificialité, et dans d'éventuelles variations un simple embellissement « littéraire », en sous-évaluant la valeur fonctionnelle des composants prodigiaux et la dimension jurisprudentielle de la connaissance divinatoire.

¹² Les prodiges publics de l'époque républicaine, conçus plutôt comme des avertissements de la colère divine, ne donnaient que rarement lieu à des exégèses prémonitoires détaillées. À l'époque impériale, en revanche, presque tous les signes divins se prêtent à une interprétation prospective. Voir à ce propos les remarques de North (1990 : 57–61) et Rosenberger (1998 : 96–97).

¹³ Nous entendons ici *analogie* au sens large, non technique, de *rapport, ressemblance, similitude*, et nous ne proposons pas de typologie des inférences analogiques que les Anciens pratiquaient. Sur ce point néanmoins, les remarques de Manetti (1993 : 6–13) à propos de la divination mésopotamienne sont très suggestives.

¹⁴ Voir Rosenberger (1998 : 96) ; Cicéron, *De divinatione*, 1, 121 ; pour une exégèse explicite, Ammien Marcellin, *Res gestae*, 19, 12, 19–20. Sur les analogies les plus courantes dans les prodiges d'époque républicaine, voir Rosenberger (1998 : 91–107).

¹⁵ Nous résumons ici à grands traits une des problématiques, et quelques résultats, de nos travaux actuels.

«bonnes raisons» pour voir dans un fait un signe. Une des principales difficultés en ce domaine est que les Anciens n'ont jamais véritablement formalisé de normes de reconnaissance – nous n'en avons en tous cas aucune trace. Mais nous pouvons malgré tout penser, en procédant par déduction à partir des éléments récurrents dans les récits de signes, qu'étaient notamment évalués : le degré de spontanéité de l'événement (l'absence plus ou moins marquée d'intentionnalité humaine), son degré d'écart à la norme, son caractère plus ou moins public, l'autorité plus ou moins établie des témoins qui le rapportent, l'existence ou non de précédents similaires, etc. Plus ces variables étaient élevées, ou mieux ces conditions étaient remplies, plus probable était l'existence d'un *signe*. Face à un énoncé divinatoire, il s'agit donc toujours, avant d'interpréter l'événement, de vérifier qu'il est bel et bien signifiant, en confrontant les éléments de l'énoncé à une grille de critères de reconnaissance. Cette relecture spécialisée des données du récit, en tant qu'opération cognitive autonome, tend à constituer un troisième niveau de sens.

Prenons un des signes annonçant l'Empire à Octave¹⁶ :

À quatre milles de Rome, sur la route de Campanie, comme il déjeunait dans un bois, un aigle, soudain, lui arracha le pain qu'il tenait à la main, et, alors qu'il s'était envolé extrêmement haut dans les airs, revint soudain en descendant doucement, et le lui rendit.

Le premier niveau de sens est descriptif : des faits sont relatés. Le sens analogique, prémonitoire, est un tissu de correspondances : l'aigle [*Jupiter*] a volé le pain d'Octave [*a choisi Octave*] puis s'est envolé très haut [*pour l'élever en dignité*], et lui a rendu le pain [*sans qu'il en résulte aucun dommage pour lui*]¹⁷. Le passage d'un niveau de sens à l'autre impose une lecture d'identification, à partir de critères, que l'on pourrait exprimer ainsi : l'aigle est un animal sauvage, il n'y a aucune trace d'intention humaine ; l'aigle rapporte avec douceur le morceau de pain : si le chapardage de nourriture par un animal est vraisemblable, «l'emprunt» et ses modalités (*ex improviso, leniter*) semblent hautement anormaux ; l'aigle est, dans la tradition prodigiale, un oiseau à haute valeur symbolique, et il existe, dans la jurisprudence divinatoire romaine, au moins un précédent remarquable (un présage similaire adressé à Tarquin l'Ancien¹⁸) ; les données géographiques renforcent également, en suggérant la sacralité du lieu (le *nemus* serait ici le bois appartenant à un sanctuaire), la crédibilité du signe. L'ensemble de ces

¹⁶ Suétone, *Auguste*, 94, 11 : «*Ad quartum lapidem Campanae viae in nemore prandenti ex improviso aquila panem ei e manu rapuit et, cum altissime euolasset, rursus ex improviso leniter delapsa reddidit.*»

¹⁷ Voir Bertrand-Écanvil (1994 : 494 et 519–520), et Louis (2010 : 537–538). Ces analogies pourraient être naturellement affinées ou modulées.

¹⁸ Tite Live, 1, 34, 8. Sur d'autres présages similaires dans l'*Histoire Auguste*, voir Haehling von (1986–1989 : 81–92).

éléments peuvent donc – et doivent – être lus comme des critères permettant de – ou aidant à – déclarer signifiant l'événement, sans déterminer encore son sens¹⁹.

Dans le dialogue philosophique *Sur la divination*, Cicéron discute avec son frère Quintus de l'existence et du bien-fondé de la divination. C'est ici Marcus Cicéron qui parle²⁰:

Alors que Marcus Crassus embarquait à Brindes avec son armée, quelqu'un, sur le port, qui était en train de vendre des figues apportées de Caunus, faisait la réclame en criant : 'Figs de Caunus [Évite d'y aller]!'. Admettons, si tu veux, que Crassus, averti par ce mot d'éviter d'y aller, n'aurait pas péri, s'il avait obéi à l'avertissement.

Avant de débattre de la piété ou de l'impiété de Crassus, les deux interlocuteurs doivent se mettre d'accord sur un point : Crassus avait-il perçu l'ambiguïté homophonique ? Avait-il identifié un deuxième sens prémonitoire ? Le cas, contrairement aux apparences, est très différent des doubles sens oraculaires topiques : ce n'est pas d'abord le sens, favorable ou défavorable, de l'énoncé qui est en jeu ici, mais bien son existence en tant que signe prémonitoire. Parmi les préalables à *admettre* (*dicamus*) pour disputer plus avant, il y a le principe d'un double sens, et cela n'est pas donné *a priori*.

Cette opération d'identification dont nous avons résumé les caractéristiques n'est pas spécifique au domaine divinatoire. Le problème de l'«enclenchement du processus interprétatif»²¹ se pose aussi, avec beaucoup de force, dans l'exégèse allégorique que pratiquaient les Anciens : dans quelles conditions le sens littéral d'un texte homérique ou biblique est-il irrecevable, et impose-t-il une interprétation, la recherche d'un sens second ? Parmi les critères couramment retenus, figurent l'absurdité du sens littéral (l'impossibilité physique, ou l'in vraisemblance), son inconvenance morale, sa superfluité²². Soulignons, sans aller ici plus loin sur ces questions, que l'existence, dans la tradition exégétique à tendance prophétique, d'une réflexion théorique sur «la décision d'interpréter» nous pousse à croire que les Anciens, dans le domaine divinatoire, se posaient le problème dans des termes similaires, quoique peu d'écrits théoriques traitant d'interprétation divinatoire nous soient parvenus.

¹⁹ Au terme de cette lecture d'identification, un nouveau sens, implicite, se superpose au sens descriptif premier. On pourrait l'énoncer ainsi : «Un animal, à forte valeur symbolique, a eu un comportement très anormal, dans des lieux propices à une intervention divine». Une superposition très similaire s'opère dans le droit romain, lorsqu'un énoncé de sens courant est lu et compris de manière spécifiquement juridique : voir Thomas (1978 : 120).

²⁰ Cicéron, *De divinatione*, 2, 40 : «Cum Marcus Crassus exercitum Brundisii imponeret, quidam in portu caricis Cauno aduectas uendens 'Cauneas !' clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum caueret ne iret non fuisse periturum, si omni paruisset.»

²¹ Todorov (1978 : 26 ; sur ce qu'il nomme «la décision d'interpréter», 25–36).

²² Voir Todorov (1978 : 34–35) et Pépin (1966).

2. La multiplicité des sens comme obstacle herméneutique

Une fois que l'on s'accorde à considérer l'événement comme un signe, il s'agit d'établir son sens prémonitoire. Cette opération rencontre des difficultés de deux ordres.

Un problème épistémologique

La justesse d'une interprétation n'est pas vérifiable avant que l'événement prédit ait eu lieu : c'est là tout le problème de la connaissance divinatoire. En situation réelle, le doute, nous l'avons dit, empêche d'agir ou de réagir. Au sein d'un texte, c'est bien plus complexe : beaucoup de nos sources mettent en scène des signes *ex euentu*, racontés après la réalisation de l'événement qu'ils étaient censés prédire. Dans ces conditions, la concordance du signe et du fait peut paraître très artificielle – il est facile d'inventer des signes prémonitoires correspondant point par point à un événement qui a déjà eu lieu. Or, s'il ne faut pas sous-estimer les pratiques de réécriture ou d'élaboration après coup, il est important de souligner que, pour les Romains, la recherche, l'identification et l'analyse, *après* un événement majeur, de signes qui l'annonçaient et qui, en leur temps, n'avaient pas été observés ou avaient été mal interprétés, étaient loin d'être vaines. Elles participaient au contraire à donner du sens à l'histoire, à évaluer la pertinence de la divination comme science, et à tirer, pragmatiquement, des leçons pour l'avenir²³.

Dans la littérature antique, et en particulier l'historiographie, le schéma divinatoire (événement-signes / interprétation / réalisation) prend deux formes principales.

Ou bien il respecte le déroulé chronologique des événements : un signe est annoncé, éventuellement interprété, mais l'événement prévu n'advient que plus tard dans le récit, confirmant une interprétation, ou n'advient pas, l'invalidant de fait. Dans ces cas-là, le lecteur est, *mutatis mutandis*, dans la même situation que les protagonistes du récit : il est implicitement invité à réfléchir lui-même, à partir de l'énoncé du signe, à son sens, ou évaluer la pertinence de l'interprétation qu'on lui livre. Dans de tels cas, la situation divinatoire ne porte pas avec elle sa « solution ».

Ou bien le récit livre, dans un même temps, le signe, son interprétation et sa réalisation : c'est la situation la plus courante dans les biographies impériales, qui découpent en rubriques (*species*) les vies des empereurs. Parmi ces rubriques, apparaissent régulièrement les *omina imperii* et les *omina mortis*, présentant, sans commentaires ni interprétation, une série de signes, censés annoncer l'accession à l'empire ou la mort de l'empereur. L'interprétation des événements rapportés dans ces listes thématiques est donc prédéterminée. L'enjeu se déplace alors : le lecteur n'a plus à « deviner », mais il peut vérifier que le signe est conforme au

²³ Voir Vigourt (2001 : 110–117). Pour le monde grec, voir par exemple Crahay (1974 : 207–211).

programme annoncé, que l'interprétation imposée par la rubrique est pertinente. Il peut également y découvrir un sens plus profond que la simple élévation ou mort de l'empereur²⁴.

Dans un récit, donc, le problème de connaissance du futur qu'un présage pose aux protagonistes ne concerne pas le lecteur. En revanche, tout en poursuivant des objectifs différents, protagonistes et lecteurs pratiquent bien une même herméneutique, déchiffrent bien selon des procédés similaires le fait signifiant que le monde ou le texte leur propose.

Un problème d'inférence analogique

L'interprétation d'un événement signifiant se construit d'abord sur les éléments de l'énoncé qui le verbalise. Considérons par exemple un signe rapporté dans la *Vie de Galba*²⁵:

On remarqua même que, lors des calendes de janvier, alors qu'il faisait un sacrifice, la couronne tomba de sa tête.

Au sein de la phrase, c'est la proposition infinitive qui concentre les informations pertinentes pour l'interprétation. On trouve, pour chaque élément de la proposition, un référent analogique qui contribue à former, combiné aux autres selon une logique cumulative ou distributive, un sens global cohérent : « la couronne », c'est « l'empire » ou « le règne » ; « la chute » marque la dégradation du statut, « fin de règne » et « mort »²⁶ ; « la tête » renvoie à « la vie » et pointe l'empereur ; « les calendes de janvier » surdétermine le procès, en soulignant l'idée de changement ; « le sacrifice » est un moment de dialogue avec les dieux, et la chute d'un objet y est une perturbation rituelle de mauvais augure. Un tel énoncé, étroitement délimité, suggère des analogies convergentes, très claires pour un Romain, lui permettant d'établir avec une forte probabilité qu'il y a *omen mortis*.

Dans certains cas, l'énoncé descriptif et l'énoncé prémonitoire ne sont plus liés par une relation analogique, mais se confondent tout simplement : si nous reprenons l'exemple de l'avertissement divin à Crassus, une fois établie l'équivalence *caueas / caue ne eas*, l'interprétation est donnée, et n'appelle aucun effort herméneutique de la part du récepteur. Si une incertitude demeure sur le destinataire, qui n'est pas désigné absolument, mais par le biais d'une deuxième personne du

²⁴ Comme le remarque encore Todorov (1978 : 75) : « Même si le sens indirect est présent en apparence, comme par exemple dans les métaphores *in praesentia*, le fait du rapprochement des deux sens, de leur mise en équivalence, peut être interprété d'une infinité de façons. La comparaison la plus explicite, celle qui précise quel motif réunit ses deux termes, ouvre néanmoins toujours la possibilité de chercher une autre association ».

²⁵ Suétone, *Galba*, 18, 7 : « *Observatum etiam est Kalendariis Ianuariis sacrificanti coronam de capite excidisse.* »

²⁶ La chute renvoie à une fin de règne non naturelle, donc nécessairement à la mort violente de l'empereur.

singulier, les données contextuelles (c'est Crassus qui part) permettent d'orienter immédiatement l'interprétation.

Équivocité faible liée à des analogies très contraintes, ou univocité d'un énoncé de type oraculaire : ces cas de figure où l'interprétation ne semble pas poser problème sont fréquents dans les textes antiques. Aussi tendent-ils à faire oublier que les signes prémonitoires restent fondamentalement équivoques, ou, pour le dire autrement, indéterminés à un haut degré²⁷ : à l'intérieur du cadre des associations courantes, des réflexes interprétatifs qui empêchent l'éparpillement analogique, les signes donnent lieu à des interprétations multiples et concurrentes. Il existe à cela plusieurs types de raisons.

Il est certain qu'un public n'accepte les référents analogiques choisis par un interprète qu'en fonction de ses propres conceptions, de sa culture, du langage symbolique auquel il est habitué. Non seulement les analogies qui étaient évidentes pour les Romains ne le sont pas nécessairement pour nous, mais tous les Romains croyant en la divination n'avaient pas toujours les mêmes réflexes analogiques. Un homme du peuple, un lettré et un spécialiste ne voyaient sans doute pas dans un même événement une même analogie, ou du moins pas tout à fait la même²⁸. Et parfois ils ne *voulaient* pas y voir la même chose : les enjeux de pouvoir liés à la prévision du futur créaient, dans le monde romain, une concurrence entre groupes d'experts, entre factions politiques ou entre dirigeants, qui favorisait l'expression d'interprétations antagonistes²⁹.

Par ailleurs, quand bien même un énoncé serait univoque ou présenterait une analogie transparente, la prise en compte d'une information latente dans l'énoncé, ou exogène à l'énoncé, est susceptible de modifier son sens prophétique. Dans son traité d'oniromancie, Artémidore de Daldis explique que l'interprétation d'un songe prémonitoire doit prendre en considération le métier du songeur. Il prend l'exemple d'un potier rêvant qu'il bat sa mère. À s'en tenir strictement au contenu du rêve, le songe semble défavorable (l'homme exerce une violence contre lui-même, ou ses proches). Mais, indique Artémidore, puisque le songeur est potier de son état, que la mère de l'humanité est la terre, alors, en battant la terre, le potier rêve métaphoriquement de sa propre activité, et l'onirocrite en conclut à un rêve positif pour les affaires de son client³⁰. Il existe alors, selon cette logique, une infinité d'éléments susceptibles de venir modifier une interprétation s'appuyant sur les seuls éléments de l'énoncé.

D'un point de vue narratologique, cet élargissement du champ des éléments pertinents pour l'interprétation s'effectue donc soit en faisant émerger des éléments latents : dans le sens de la lecture, sous la forme d'une précision apportée

²⁷ Todorov (1978 : 77).

²⁸ Comme l'indique Rosenberger (1998 : 93), une comète, par exemple, pouvait annoncer d'aussi diverses choses qu'une pluie, une famine, une mort, un changement de règne...

²⁹ En général, Vigourt (2001 : *passim*) ; sur Ammien et son public, voir Sabbah (1978 : 547–552).

³⁰ Artémidore, *Oneirocriticon*, 4, 2 ; voir Hansen (2000 : 60).

ultérieurement à un énoncé (par exemple: «*Il rêva qu'il battait sa mère*. Or il était *potier*»), ou à rebours, par la prise en compte d'un élément qui paraissait au départ non pertinent (on passe alors de «*Le potier rêva qu'il battait sa mère*» à «*Le potier rêva qu'il battait sa mère*»³¹); soit par l'apport d'une information hors texte («*Il rêva qu'il battait sa mère*», et le lecteur sait qu'il s'agit d'un potier). Un signe est donc toujours gros d'interprétations potentielles qui empêchent de figer l'énoncé et son interprétation³².

Enfin, même lorsqu'un système cohérent de ressemblances a été établi (une juste distribution signifiants / signifiés) et en admettant qu'il fasse l'unanimité, la difficulté se déplace sur le plan de la référence. Ammien Marcellin, au IV^e siècle de notre ère, en donne un remarquable exemple³³:

Julien marchait en direction de Doura, une place abandonnée, quand, apercevant au loin une troupe de soldats, il fit halte et demeura immobile. Il se demandait ce qu'ils apportaient, quand ils lui présentent un lion de taille gigantesque qui avait attaqué leur formation, et qu'ils avaient criblé d'une foule de traits. Tout exalté par ce présage, comme par un espoir désormais plus assuré de son succès, Julien poursuivit sa marche avec des transports de joie. Mais le souffle inconstant de la fortune força les événements vers une autre issue. C'était bien le trépas d'un souverain qui était présagé, mais duquel? On ne savait. [...]. Les haruspices étrusques, qui accompagnaient les experts en prodiges, constatant que leurs tentatives répétées pour détourner Julien de cette expédition se heurtaient à l'incrédulité, produisirent leurs livres de prodiges relatifs aux armées, en montrant que ce signe était prohibitif et contraire au prince qui lançait une offensive contre un territoire étranger, si juste qu'elle fût. Mais ils étaient tenus en échec par l'opposition des philosophes, dont le prestige était alors considérable – ils se trompaient pour-

³¹ Pour les besoins de l'exemple, l'élément pris en compte précède immédiatement l'énoncé prémonitoire, mais il pourrait tout aussi bien être situé très en amont dans le récit.

³² C'est, si l'on nous permet cette comparaison, exactement le principe de la contestabilité économique (Baumol William. *Contestable Markets: An Uprising in the Theory of Industry Structure*. *The American Economic Review*, 72, n°1, 1982, 1–15): même s'il n'y a qu'un vendeur sur le marché, il n'y a monopole que si les coûts d'entrée sur ce marché sont dissuasifs pour des concurrents potentiels. Autrement dit, dans un marché à faible coût d'entrée, une concurrence efficace peut n'être que virtuelle. De même, l'impression de «monopole» (de vérité) qu'une interprétation explicitement formulée dans un texte donne au lecteur moderne ne tient pas compte des possibles interprétations alternatives qu'un Romain pouvait (se) formuler.

³³ Ammien Marcellin, *Res gestae*, 23, 5, 8–11: «*Vbi cum (...) pergeret ad Duram desertum oppidum, procul militarem cuneum conspicatus stetit immobilis etque dubitanti quid ferrent, offertur ab eis inmanissimi corporis leo, cum aciem peteret multiplici telorum iactu confosus. Quo omine uelut certiore iam spe status prosperioris elatus exsultantius incedebat, sed incerto fatu fortunae aliorum prorupit euentus. Obitus enim regis portendebatur, sed cuius, erat incertum. [...] Etrusci tamen haruspices qui comitabantur, gnari prodigialium rerum, cum illis procinctum hunc saepe arcentibus non crederetur, prolatis libris exercitualibus ostendebant signum hoc esse prohibitorium principique aliena licet iuste inuadenti contrarium. Sed calcabantur philosophis refragantibus, quorum reuerenda tunc erat auctoritas, errantium subinde et in parum cognitum perseverantium diu. Et enim ut probabile argumentum ad fidem implendam scientiae suae id praetendebant, quod et Maximiano antehac Caesari cum Narseo Persarum rege iam congressuro itidem leo et aper ingens trucidati simul oblatis sunt, et superata gente discessit incolumis, illo minime contemplato, quod aliena petenti portendebatur exitium et Narseus primus Armeniam Romano iuri obnoxiam occuparat.*»

tant continuellement, et s'obstinaient longuement en des matières qu'ils ne connaissaient guère. Afin de donner pleine confiance en leur savoir, ils avançaient en effet, pour preuve convaincante, le fait que Maximien César, lui aussi, jadis, au moment même d'engager le combat contre le roi des Perses Narsès, s'étant vu présenter, exactement de la même manière, à la fois un lion et un énorme sanglier que l'on venait d'abattre, vainquit l'ennemi et repartit indemne. Mais ils n'avaient pas du tout réalisé que ce présage signifiait sa mort au prince envahisseur, puisque c'est Narsès qui avait alors pris l'initiative d'occuper l'Arménie soumise au protectorat romain. (trad. J. Fontaine, CUF, modifiée).

Le débat herméneutique met en scène deux groupes d'experts concurrents, qui se disputent la bienveillance de l'empereur. L'historien, quoiqu'il soutienne plutôt la version des haruspices, développe longuement les arguments des deux partis. Or ce n'est pas ici l'interprétation initiale de Julien qui est sujette à dispute, mais l'interprétation complémentaire des haruspices, juridique – classer un fait dans une catégorie – et non analogique – relier un fait à un autre fait. Il y a donc un noyau analogique qui ne semble pas appeler de contestation (« la mort du lion symbolise la mort d'un grand dirigeant »), et c'est le référent (« qui est ce dirigeant ? ») qui pose problème et suscite des relectures. Nous retrouvons, au terme de l'épisode, cette polyréférentialité typique des oracles littéraires. Mais, au lieu de prendre la forme esthétisée d'une équivoque insoluble, elle apparaît comme une étape habituelle dans le processus interprétatif, un deuxième niveau de discussion³⁴.

Dans cet épisode, le foisonnement des interprétations est aussi, soulignons-le, un puissant instrument dramatique. Si Ammien établit le vrai sens du présage, l'empereur, lui, ne bénéficie pas de cette intervention rétrospective, et s'en tient à l'interprétation plus favorable des philosophes. C'est là, dans l'expression de cette divergence, que la tension tragique entretenue par l'historien atteint un premier *climax*.

Si nombreux que soient les signes de sens manifeste ou les oracles aux ambiguïtés naïves, si figés que semblent les schémas divinatoires, il convient donc de considérer ces évidences avec prudence : des lectures opposées, également ou mieux fondées, sont toujours possibles, qui font obstacle, en situation réelle, à une connaissance sûre de l'avenir, ou, dans un texte, à une compréhension achevée des événements passés.

3. Le sens démultiplié comme principe herméneutique

Le sens très ouvert des signes est certes un obstacle pour celui qui cherche une réponse certaine sur l'avenir ou une confirmation rétrospective. Mais il est aussi, inversement, une opportunité pour les herméneutes. Paul Veyne affirme, dans une prise de position presque militante, que la construction analogique est artificielle, parce que très peu contrainte, et soumise à l'arbitraire de l'interprète autorisé : « Il

³⁴ Ce n'est donc pas parce qu'un signe est construit sur une ambiguïté référentielle qu'il est nécessairement l'expression d'un *topos* figé. Voir ci-dessous Tacite, *Annales*, 15, 47.

suffira d'une seule ressemblance, au choix du devin, entre le présage et l'avenir. [...] L'isomorphisme, le contact sur tous les points, n'est nullement exigé»³⁵. C'est là, nous semble-t-il, sous-évaluer l'exigence rationnelle de l'herméneutique divinatoire : une interprétation n'est jamais que plus ou moins convaincante. En ce sens, si l'autorité du devin suffit à emporter l'adhésion d'esprits superstitieux, c'est le contenu de l'interprétation qui normalement convainc.

Qu'est-ce qui rend, pour un lecteur ou un auditeur, une interprétation convaincante ? Ce sont à la fois, si l'on ose une formulation théorique, un argument d'ordre quantitatif et un argument d'ordre qualitatif : l'argument quantitatif consiste à utiliser dans l'énoncé analogique un grand nombre d'éléments (mots ou groupes de mots ; sèmes des mots) contenus dans l'énoncé descriptif. L'argument qualitatif consiste à établir une analogie pertinente pour chaque élément de l'énoncé descriptif (pertinente, c'est-à-dire *vraie* aux yeux du récepteur). Les deux arguments sont étroitement liés l'un à l'autre, puisque la prise en compte d'une information qui, jusque-là, n'était pas prise en compte dans l'énoncé – une augmentation quantitative – conduit à préciser ou modifier les correspondances analogiques – une augmentation qualitative. L'objectif de l'herméneute, pour obtenir une interprétation convaincante ou *plus* convaincante que les autres, est donc à la fois de proposer, pour chaque élément, une analogie (plus) acceptable et (plus) riche.

Évaluer l'efficacité d'une interprétation unique, sans point de comparaison, est difficile. C'est donc la confrontation de lectures divergentes, au sein d'un texte, qui permet de mesurer la valeur *relative* d'une interprétation.

A. Perspective qualitative

Dans un récit, l'expression d'une divergence qualitative entre deux interprétations concurrentes tend souvent à les mettre sur un pied d'égalité, ou à les renvoyer dos à dos. D'un point de vue argumentatif en effet, une lecture qui s'oppose à une autre, sur un périmètre équivalent et sans enrichissement quantitatif, paraît moins probante qu'une contre-interprétation exhibant, à l'appui du sens, un élément supplémentaire et inédit.

Quinte Curce, dans son *Histoire d'Alexandre*, rapporte un songe de Darius, qui s'apprête à marcher contre le roi macédonien³⁶ :

Il rêva que le camp d'Alexandre était éclairé par la vaste lueur d'un feu, que, peu après, Alexandre lui était amené, revêtu des habits qu'il avait l'habitude de porter lui-même, et traver-

³⁵ Veyne (1999 : 431).

³⁶ Quinte Curce, *Historiae Alexandri Magni*, 3, 3 : « *Castra Alexandri magno ignis fulgore conlucere ei uisa sunt, et paulo post Alexander adduci ad ipsum in eo uestis habitu, quo ipse fuisset, equo deinde per Babylona uectus, subito cum ipso equo oculis esse subductus. Ad haec uates uaria interpretatione curam distinxerant. Alii laetum id regi somnium esse dicebant, quod castra hostium arsissent, quod Alexandrum, deposita regia ueste, in persico et uulgari habitu perductum ad se uidisset. Quidam non : augurabantur quippe inlustria Macedonum castra uisa fulgorem Alexandro portendere, quod uel regnum Asiae occupaturus esset, haud ambiguae rei, quoniam in eodem habitu Dareus fuisset, cum appellatus est rex.* »

sait ensuite Babylone à cheval, avant de disparaître brusquement de son regard, avec ce même cheval. Les devins avaient renforcé l'inquiétude du roi par leurs interprétations divergentes. Les uns déclaraient que c'était là un rêve heureux pour le roi, en disant que c'était le camp de l'ennemi qui avait pris feu, qu'il avait vu Alexandre, dépouillé de ses vêtements royaux, lui être amené sous un habit du quotidien, et un habit perse. D'autres soutenaient l'inverse, et prédisaient que le camp des Macédoniens si vivement mis en lumière annonçait l'éclat que jetterait Alexandre, et que, sans aucun doute, il deviendrait même le maître de l'Asie, puisqu'il était habillé avec l'habit sous lequel Darius était salué roi.

Deux interprétations cohérentes et exactement inverses sont proposées à Darius³⁷ : elles s'appuient sur les mêmes éléments (le camp illuminé ; l'apparence d'Alexandre) et négligent le même élément, pour une raison inconnue (Alexandre traversant Babylone à cheval). Aucune des deux ne renchérit sur l'autre. Quinte Curce met en scène un parfait dilemme interprétatif, et, si nous ne connaissions pas l'histoire d'Alexandre, rien à cet instant du texte ne nous permettrait de trancher en faveur d'une lecture. L'épisode ne sert pas de support à la critique de l'*adulatio* perse ou de l'aveuglement du roi. Au contraire, la symétrie des interprétations nourrit la vraisemblance, voire la légitimité, des hésitations royales³⁸.

Un passage de Suétone fournit un point de comparaison : Vitellius vient d'être porté à l'Empire par ses soldats³⁹ :

Quand Vitellius revint au prétoire, la salle à manger était en proie à un incendie qui avait pris à cause d'un feu allumé dans le foyer. Tous étaient consternés et regardaient avec angoisse l'accident comme un mauvais présage : 'Rassurez-vous, dit-il, ce feu nous a mis en lumière'. Ce fut toute sa harangue aux soldats.

Vitellius retourne l'interprétation immédiate de ses soldats : l'incendie n'est plus un incident grave (signe négatif, comme l'incendie du camp d'Alexandre), mais une réalisation métaphorique de l'élévation à l'empire, presque une élection divine (signe positif, comme l'illumination du camp d'Alexandre). Pourtant, il ne justifie sa lecture, qui va contre l'évidence ou l'intuition, ni en l'intégrant à une explication globale, ni en ajoutant un nouvel élément, ni en convoquant des précédents favorables. Suétone, qui porte dans sa *Vie* un jugement sévère sur Vitellius, semble discréditer cet essai de retournement, en ne disant rien de la réaction des soldats et en insistant sur l'étrange laconisme de l'usurpateur (*nullo sermone alio apud milites usus*)⁴⁰.

³⁷ La scène se déroule en Perse, à l'époque d'Alexandre, mais, mise en récit par un Romain pour des Romains, elle peut être analysée au même titre que des exemples plus tardifs, centrés sur l'espace romain.

³⁸ C'est un présage rapporté immédiatement après ce passage qui permet de reconsidérer la seconde interprétation comme la bonne, et c'est à ce moment-là seulement que Darius, qui n'en tient pas compte et décide de marcher contre Alexandre, semble critiquable.

³⁹ Suétone, *Vitellius*, 8, 3 : « *Nec ante in praetorium rediit quam flagrante triclinio ex conceptu camini, cum quidem consternatis et quasi omine aduerso anxii omnibus, 'Bono', inquit, 'animo estote! nobis adluxit', nullo sermone alio apud milites usus.* »

⁴⁰ Tout se passe dans cet épisode comme si Vitellius cherchait à imiter, sans y parvenir aux yeux

B. Perspective quantitative

La perspective quantitative, parce qu'elle compare des unités de sens dénombrables dans l'énoncé descriptif et l'énoncé analogique, autorise des analyses plus sûres. D'un point de vue rhétorique, les combinaisons quantitatives permettent en effet de souligner la pertinence d'une interprétation isolée, comme de marquer des hiérarchies claires lorsque des interprétations concurrentes s'opposent. Il est possible de distinguer trois situations-types.

Cas de lecture analogique incomplète

L'interprète oublie de prendre en compte ou ignore dans l'analogie un élément contenu dans la description. Cette carence risque de fausser la prédiction. Ainsi, dans la *Vie de Galba*⁴¹ :

De plus, alors que son grand-père faisait un sacrifice pour détourner la foudre, un aigle lui enleva des mains la fressure de la victime, et les porta sur un chêne couvert de glands. [Les devins] répondirent que ce présage annonçait un très grand pouvoir à sa famille, mais dans un temps éloigné : 'C'est sûr, répondit-il en riant, quand les mules mettront bas'. Aussi, lorsqu'il entreprit une révolution, rien ne renforça davantage son assurance que d'avoir vu une mule mettre bas, et, alors que tout le monde repoussait avec horreur ce phénomène comme un prodige sinistre, lui seul, parce qu'il se rappelait le sacrifice et les paroles de son grand-père, le regarda comme très heureux.

Tous, à l'exception de Galba, voient dans le prodige de la mule qui met bas l'annonce d'un événement sinistre. Il leur manque une information, extérieure à l'énoncé du prodige («une mule a mis bas»), que Galba seul connaît, et qui lui permet de renverser l'interprétation⁴².

Cas de lecture analogique intégrale

L'herméneute élabore un énoncé analogique en utilisant tous les mots ou groupes de mots contenus dans la description (la sélection des sèmes pour construire l'analogie reste libre). Il y a «isomorphisme», et la prédiction, formellement ex-

de l'historien, les retournements célèbres de présage par des généraux illustres (voir Suétone, César, 59, 1, et surtout Frontin, *Stratagemata*, 12).

⁴¹ Suétone, *Galba*, 4, 4-5 : «*Auo quoque eius fulgur procuranti, cum exta de manibus aquila rapuisset et in frugiferam quercum contulisset, responsum est, summum sed serum imperium portendi familiae. Et ille irridens, 'Sane', inquit, 'cum mula pepererit'. Nihil aeque postea Galbam temptantem res novas confirmavit quam mulae partus, ceterisque ut obscaenum ostentum abhorrentibus, solus pro laetissimo accepit memor sacrificii dictique aui.*»

⁴² On pourrait objecter que le prodige annonçait effectivement un malheur (la guerre civile), et *en même temps* le triomphe de Galba.

haustive, en est d'autant plus convaincante. Tacite, dans les *Annales*, rapporte un prodige et son exégèse⁴³ :

Et, sur le territoire de Plaisance, un veau naquit près de la route, avec la tête sur la cuisse, et les haruspices proposèrent l'interprétation suivante : une autre tête se préparait à régner sur le monde des hommes, mais elle ne serait pas en bonne santé, ni dissimulée, parce que l'accroissement de la tête avait été contrariée dans le ventre de la mère, et que l'animal était né à proximité de la voie publique.

Le texte met en scène une interprétation intégrale (ou presque⁴⁴), en faisant correspondre à chaque élément descriptif un élément analogique : la tête est celle de l'État, c'est-à-dire l'empereur ; la venue au monde du veau annonce une « nouvelle » tête. C'est la première partie de l'interprétation, suffisamment claire sans doute aux yeux d'un public romain pour ne pas appeler d'explicitation. La seconde partie, elle, constitue une plus-value que seuls des experts peuvent dégager, et exige un court commentaire : la tête à la cuisse, qui traduit un problème de croissance, signale une faiblesse de l'animal, et la naissance près de la route, glosée en « chemin que l'on fait, trajet » (*iter*), indique la diffusion de la nouvelle. L'homologie ainsi édifiée, sous des dehors d'exhaustivité, semble extrêmement persuasive⁴⁵.

Cas de lecture analogique augmentée

L'herméneute construit un énoncé analogique à partir d'informations qui n'apparaissent pas dans la description du présage. a) Justifié, cet ajout donne à l'analogie une force de conviction supérieure ; b) présenté sans justification, il tend au contraire à rendre l'interprétation douteuse.

a) Parmi les présages de mort de Vitellius, Suétone raconte qu'un jour, alors que l'empereur rendait la justice du haut de son tribunal, un coq (*gallinaceus*)

⁴³ Tacite, *Annales*, 15, 47 : « *Et in agro Placentino uiam propter natus uitulus, cui caput in crure esset, secutaque haruspicum interpretatio, parari rerum humanarum aliud caput, sed non fore ualidum neque occultum, quin in utero repressum aut iter iuxta editum sit.* »

⁴⁴ Les haruspices auraient pu également prendre en compte dans l'analogie, même si cela arrive rarement dans les sources, la localisation géographique (Plaisance, en l'occurrence). Ou encore l'espèce de l'animal, un veau. Mais les naissances d'animaux monstrueux, à Rome, et depuis l'époque républicaine, ont lieu habituellement parmi le bétail (moutons, vaches), et, dans l'interprétation analogique, la valeur symbolique associée à ces espèces communes est rarement prise en compte.

⁴⁵ Voir également l'exégèse complète d'un praticien qui engage sa compétence dans son traité (Artémidore, *Oneirocriticon*, 5, 19) ; ou Hérodote vantant la sagesse de Lichas interprétant point par point un oracle obscur de la Pythie (*Histoires*, 1, 67–68). Plusieurs exemples, que nous ne pouvons développer ici, illustrent une supériorité relative, celle d'une interprétation plus complète qu'une autre (qui prend en compte des éléments latents dans l'énoncé descriptif) : voir en particulier, dans notre corpus, Tacite, *Annales*, 6, 37 ou Suétone, *Auguste*, 97, 3.

s'était perché sur son épaule puis sur sa tête⁴⁶. Peu clair dans sa signification, le signe n'est pas immédiatement expliqué par l'historien, qui le met au nombre des *omina mortis* sans plus de commentaire. C'est plus loin dans le récit, au moment de raconter la mort de Vitellius, que Suétone revient sur son sens⁴⁷ :

Vitellius périt avec son frère et son fils à l'âge de cinquante-sept ans, ce qui confirma l'interprétation de ceux qui avaient prédit, à partir du présage qui s'était produit à Vienne et que nous avons rapporté, qu'il tomberait entre les mains d'un Gaulois. En effet, il fut vaincu par Antonius Primus, chef du parti adverse, qui était né à Toulouse, et qui, dans son enfance, était surnommé Beccus, ce qui signifie 'bec de coq'.

Les interprètes qui, sur le moment, avaient apparemment proposé une équivalence entre *gallinaceus* («coq») et *gallicaneus* («le Gaulois»), à partir d'un jeu phonétique ou par l'intermédiaire du substantif *gallus* («coq» et «gaulois»), ont eu raison, comme le confirment les origines gauloises d'Antonius Primus. Or l'historien ajoute *ex euentu* un élément probant à l'analogie, qui la complète et en montre la pertinence : de même que le coq est «gaulois», le Gaulois est bien un «coq», puisque tel était le surnom d'enfant de Primus. La double nature de ce lien, découverte au public après coup, et soigneusement justifiée par Suétone, donne au sens supposé du présage une véracité supérieure.

b) Suétone rapporte un présage observé sous le règne de Caligula, qui illustre le cas de figure inverse⁴⁸ :

Un peu plus tard, Caius César, en colère parce que Vespasien, qui était édile, n'avait pas pris soin de faire balayer les rues, ordonna qu'on le couvrît de boue, et les soldats, en s'exécutant, en remplirent un repli de sa toge. Il ne manqua pas de gens pour interpréter la chose en disant qu'un jour la république, foulée aux pieds et abandonnée à elle-même, au milieu des troubles civils, se mettrait sous sa protection, en se réfugiant comme en son sein.

Il y a une nette disproportion entre l'énoncé descriptif – la boue jetée sur la toge de Vespasien – et l'énoncé analogique, qui semble gloser immodérément le signe. La prophétie offre un niveau de détails que la description est loin de contenir : si l'inférence *in sinum / in tutelam* nous est livrée avec son explication (*et uelut in gremium*), l'inférence *luto congesto / procalcatam desertamque rem publicam* fait émerger des sèmes nouveaux sans véritable justification («aban-

⁴⁶ Suétone, *Vitellius*, 9, 3.

⁴⁷ Suétone, *Vitellius*, 18 : «*Periit cum fratre et filio anno uitae septimo quinquagesimo nec fellit coniectura eorum qui augurio, quod factum ei Viennae ostendimus, non aliud portendi praedixerant, quam uenturum in alicuius Gallicani hominis potestatem, siquidem ab Antonio Primo aduersarum partium duce oppressus est, cum Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat, id ualet gallinacei rostrum.*»

⁴⁸ Suétone, *Vespasien*, 5, 4 : «*Mox cum aedilem eum C. Caesar, succensens curam uerrendis uis non adhibitam, luto iussisset oppleri congesto per milites in praetextae sinum, non defuerunt qui interpretarentur quandoque procalcatam desertamque rem publicam ciuili aliqua perturbatione in tutelam eius ac uelut in gremium deuenturam.*»

don», «république»), et on ne voit pas clairement quelle est l'origine du «trouble civil» (*ciuili aliqua perturbatione*). Un tel déséquilibre, au lieu de servir la crédibilité du sens, tend à exhiber au contraire l'artificialité d'une interprétation caricaturalement favorable à Vespasien⁴⁹. Ce constat renforce l'hypothèse d'un récit de signe forgé après coup, à l'époque de Vespasien lui-même⁵⁰. La position de Suétone est ambivalente : en produisant ou reproduisant un tel sens, au détriment d'une certaine cohérence interprétative, il semble prendre nettement parti pour Vespasien ; mais l'introduction d'un discours rapporté (*non defuerunt qui...*) paraît marquer à l'inverse une légère mise à distance de l'historien vis-à-vis d'une interprétation trop apologétique.

Le principe de classement que nous avons adopté peut, et devra sans doute, être affiné dans le cadre d'une étude plus large. Mais il montre déjà que, dans l'interprétation divinatoire, la persuasion tient essentiellement dans la multiplication du sens : enrichie d'informations latentes ou extérieures à l'énoncé, l'interprétation se donne comme plus complète, plus précise, et supposée rendre mieux compte des événements à venir. Moins le sens est contraint, plus le signe est équivoque, et plus la virtuosité de l'interprète est libre de s'exprimer.

Cette herméneutique est en même temps une rhétorique de pouvoir : la structure binaire de nombre des exemples cités – un noyau de sens manifeste, enrichi ou contredit par la lecture des experts – en est une illustration frappante. En soulignant l'existence d'un plus haut sens et la nécessité d'un décryptage, les herméneutes suggèrent que l'avenir ne s'offre pas aux hommes, que le sens le plus vrai est un sens caché, et que l'obscurité d'un signe, loin d'inviter à des associations aléatoires, témoigne seulement de l'ignorance du récepteur qui ne le comprend pas⁵¹. Mais il ne s'agit pas non plus, pour le devin, de prononcer une interprétation hiératique et arbitraire, preuve du monopole qu'il exercerait sur un savoir technique : pour être convaincant, l'interprète doit faire preuve d'une certaine pédagogie, expliciter les liens obscurs, faire émerger un surplus de sens, mais sans contester les bases de l'interprétation jetées par le commun. C'est en veillant à cet équilibre qu'il acquiert sa légitimité.

⁴⁹ Ajoutons que la distribution des objets et des acteurs dans l'énoncé analogique n'est pas superposable sans contorsions à celle de l'énoncé descriptif : dans la logique de l'action, si la toge de Vespasien est son sein, alors la république est la boue ; cette association semble acceptable seulement si l'on suppose que la boue est la république *salie*... Mais l'on revient alors au point de départ : d'où provient l'idée de république ? De l'édilité de Vespasien ? La cohérence de ces associations est faible, ou du moins peu évidente, et c'est un fait suffisamment rare dans les récits de signes pour être signifiant.

⁵⁰ Voir Vigourt (2001 : 356–357), et la version de Dion Cassius, 59, 12.

⁵¹ Voir Pépin (1958 : 178–180), qui cite Plutarque.

Conclusion

La polysémie des énoncés divinatoires ne se réduit pas à une hésitation référentielle topique, un motif littéraire reconduit dans les histoires des Anciens. Le récit de signes est, plus justement, un réservoir de sens multiples, que la pratique herméneutique, comme opération de (re)connaissance et comme rhétorique de la persuasion, simultanément affronte et met en œuvre. Quoique portant sur des faits, quoique tendues vers des finalités concrètes, les conjectures présentées dans les sources ne sont jamais que des discours portant sur du discours, et elles en empruntent les artifices et les jeux : sans doute est-ce par ces trajets compliqués de la chose aux mots, puis des mots vers la chose, que le langage de la divination, comme celui du droit, peut rebuter ou fasciner.

Bibliographie

- BERTRAND-ÉCANVIL, Estelle. Présages et propagande idéologique : à propos d'une liste concernant Octavien Auguste. *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 1994, 106, 2, 487–531.
- BUSINE, Aude. *Paroles d'Apollon. Pratiques et tradition oraculaires dans l'Antiquité tardive (II^e – IV^e siècles)*. Leiden-Boston : Brill, 2005.
- CHUVIN, Pierre. *Chronique des derniers païens*. Paris : Belles Lettres, 2004.
- CODECA, Maria ; ORLANDINI, Anna. L'*ambiguitas* des réponses oraculaires. In *L'ambiguité en Grèce et à Rome : approche linguistique*. Ed. Claude MOUSSY ; Anna Orlandini. Paris : PUPS, 2007, 103–112.
- CRAHAY, Roland. La bouche de la vérité. In *Divination et rationalité*. Ed. Jean-Pierre VERNANT et al. Paris : Seuil, 1974, 201–220.
- HAEHLING, Raban von. Adler und pilleus : Zu den *omina imperii* in der *Vita* des Diadumenus. Bonn : *B.H.A.C.*, 1986–1989, 81–92.
- HANSEN, Hanne Lavér. «The truth without nonsense» Remarks on Artemidorus' Interpretation of Dreams. In *Divination & portents in the Roman world*. Ed. Robin Wildfang LORSCH. Odense : Odense University Press, 2000, 57–66.
- KLEIBER, Georges. *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 1999.
- LOUIS, Nathalie. *Commentaire historique et traduction du «Diuus Augustus» de Suétone*. Bruxelles : Latomus, 2010.
- MANETTI, Giovanni. *Theories of the sign in classical antiquity*. Trad. Christine RICHARDSON. Bloomington-Indianapolis : Indiana University Press, 1993.
- NORTH, John. Diviners and divination at Rome. In *Pagan priests. Religion and power in the ancient world*. Ed. Mary BEARD ; John NORTH. Ithaca (N.Y.) : Cornell University Press, 1990, 51–71.
- ORLANDINI, Anna. Paradoxes sémantiques, tautologies et textes oraculaires. In *Les jeux et les ruses de l'ambiguité volontaire dans les textes grecs et latins*. Ed. Louis BASSET ; Frédérique BIVILLE, Lyon : MOM, 2005, 207–218.
- PÉPIN, Jean. *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*. Paris : Aubier Montaigne, 1958.
- PÉPIN, Jean. Porphyre, exégète d'Homère. In *Porphyre, Actes du colloque tenu à Vandoeuvres-Genève du 30 août au 5 septembre 1965*. Entretiens sur l'Antiquité classique, t.12, Genève : Fondation Hardt, 1966, 231–272.

- RICÉUR, Paul. *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris : Seuil, 1969.
- ROSENBERGER, Veit. *Gezähmte Götter: das Prodigienwesen der römischen Republik*. Heidelberg : Franz Steiner Verlag, 1998.
- ROUGEMONT, Georges. Les oracles grecs recouraient-ils habituellement à l'ambiguïté volontaire? In *Les jeux et les ruses de l'ambiguïté volontaire dans les textes grecs et latins*. Ed. Louis BASSET ; Frédérique BIVILLE. Lyon : MOM, 2005, 219–235.
- SABBAH, Guy. *La méthode d'Ammien Marcellin. Recherches sur les constructions du discours historique dans les Res gestae*. Paris : Belles Lettres, 1978.
- SCHEID, John. *Quand faire c'est croire, les rites sacrificiels des Romains*. Paris : Aubier, 2005.
- THOMAS, Yan. Le droit entre les mots et les choses. Rhétorique et jurisprudence à Rome. *Archives de Philosophie du Droit*, 1978, 23, 93–114.
- TODOROV, Tzvetan. *Symbolisme et interprétation*. Paris : Seuil, 1978.
- VEYNE, Paul. Prodiges, divination et peur des dieux chez Plutarque. *Revue de l'histoire des religions*, 1999, 216, 4, 387–442.
- VIGOURT, Annie. *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*. Strasbourg : De Boccard, 2001.

Abstract and key words

Whoever deals with double-entendre in antic divination seems to refer exclusively to the *topos* of enigmatic oracular answers. But however famous, the oracular tradition represents only a small part of divination literature, and oracular ambiguity is only a particular instance of the use of polysemy in divination practice and discourse. By focusing on the interpretation and the pragmatics of interpretation in imperial Latin historiography – Suetonius especially, but also Quintus Curtius, Tacitus, and Ammianus – I want to highlight three things. First, that a sign is a compound of three distinct levels of meaning, which correspond to three distinct cognitive operations – description, identification, and interpretation. Second, that in the meantime, the abundance of analogical meanings is an obstacle to establish the genuine meaning of an omen. Third, that an interpreter nevertheless builds up a convincing interpretation precisely by handling numerous levels of meaning. From this point of view the exegesis of signs – whose very purpose is to decipher the future – is, under the appearance of learned, playful speculation, an actual rhetoric of power.

Signs; divination; hermeneutics; analogy; oracle; double-entendre

Romain Loriol
 Université Jean Moulin - Lyon 3
 romain.loriol@gmail.com